

La littérature au théâtre

Guillaume Lagarde et Robert Lepage

Danielle Shelton

Numéro 2, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83824ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

2371-1582 (imprimé)

2371-1590 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Shelton, D. (2016). La littérature au théâtre : Guillaume Lagarde et Robert Lepage. *Entrevous*, (2), 52–59.

RÉVOLUTION À LAVAL

AUTEUR GUILLAUME LAGARDE
PASTICHE DE LA TRILOGIE DU ROI UBU D'ALFRED JARRY
REPORTERS DANIELLE SHELTON ET DANIELLE PANNETON



véritable portrait
de Monsieur Ubu
dessiné en 1896
par Alfred Jarry

Si la Pologne légendaire et mythique de l'œuvre originale de Jarry s'apparente à la Pologne réelle de l'époque, le Laval de *Révolution à Laval* de Lagarde ne dissimule guère une parenté avec l'ex-administration municipale. Il fallait de l'audace !

SYNOPSIS DE *RÉVOLUTION À LAVAL*

Le maire de Mascouche et son épouse convoitent la mairie et les richesses de Laval.

CE QUI INTÉRESSE ENTREVOUS

C'est le processus de création de ce texte moderne qui pastiche les trois pièces burlesques du cycle *Ubu* d'Alfred Jarry, tombées dans le domaine public¹, de surcroît adaptées chez nous dans les années 1990 par Denis Marleau pour le Théâtre Ubu et jouées par la comédienne Danièle Panneton, invitée à voir la pièce *Révolution à Laval* et à en commenter l'écriture.

¹ Au Canada, une œuvre intellectuelle n'est plus protégée par le droit d'auteur 50 ans après la mort de celui-ci. On dit alors qu'elle est « tombée dans le domaine public ».

« Le grotesque surréaliste du texte de Jarry se meut, dans celui de Lagarde, en une vulgarité clownesque tout aussi dénonciatrice ! »

DANIÈLE PANNETON

RÉVO LUTION À LAVAL



Les Ubs 1991. Danièle Panneton dans le rôle du Régisseur faisant l'adresse au public telle qu'écrite et dite par Alfred Jarry lors de la première à Paris en 1896.

QUE PENSE DANIÈLE PANNETON DE L'ÉCRITURE DE LAGARDE ?

La langue québécoise de Lagarde se réinvente, grotesque, très efficace et ludique dans un contexte de dénonciation caricaturale et potache, comme l'était d'ailleurs l'écriture d'Alfred Jarry dont il s'est inspiré.

Les comédiens doivent se mettre en bouche une langue remplie d'éliions, de collisions de consonnes et de sons déformés.

Le vocabulaire limité mais coloré des personnages résonne avec force et emphase, se fait syncopé ou généreux, drôle et rude. Ici, pantoute se dit *pantoufe*, charismatique se prononce *sharis-matique*, les *ornières* remplacent les œillères et, à Laval, *les gazons sont tonds, sont ben tonds !*

Lorsqu'ils sont à bout d'arguments, rouges de colère ou au comble du contentement, les protagonistes lancent leurs sacres comme une musique de fanfare claironnante au service d'une fiction qui rejoint une réalité que nous connaissons bien : lutte de pouvoir, cupidité, corruption et pots-de-vin, violence mafieuse...

En représentation publique et officielle, acolytes et comparses essaient de soigner leur langage mais, dès qu'on les entend dans leur intimité, leur vulgarité éclate. Pour cela, Lagarde s'est inspiré, dit-il, de l'écoute électronique des *bandits à cravate* entendus à la commission Charbonneau.

EXTRAIT DE *UBU ROI* D'ALFRED JARRY

Acte premier, scène première

Père Ubu. – Merdre !

Mère Ubu. – Oh ! Voilà du joli, Père Ubu, vous estes un fort grand voyou.

Père Ubu. – Que ne vous assom-je, Mère Ubu !

Mère Ubu. – Ce n'est pas moi, Père Ubu, c'est un autre qu'il faudrait assassiner.

Père Ubu. – De par ma chandelle verte, je ne comprends pas.

Mère Ubu. – Comment, Père Ubu, vous estes content de votre sort ?

Père Ubu. – De par ma chandelle verte, merdre, madame, certes oui, je suis content.

EXTRAIT DE *RÉVOLUTION À LAVAL* DE GUILLAUME LAGARDE

*Le salon très quétaine des Urbs.
On entend la porte claquer.*

ROMÉO, *entrant*. – Saint-ciboire de sacrement d'osti d'criss de câlce de calvaire de tabarnac !

MERCÉDÈS – Hon ! son pére ! Tu t'entends pas ? Un premier magistrat... Si l'pepeup' i't'entendait sacrer d'même...

ROMÉO – Moé, sa mére, m'en vas t'effoier pis t'enterrer dans l'fond d'la cour, juss' en d'sour d'la fontaine avec le 'tit bonhomme qui pisse !

MERCÉDÈS – C'pas moé qu'tu devrais effoier, son pére, c'est que qu'un d'aut'...

ROMÉO – De quéssé, encore ? J'la pogne pas, là...

MERCÉDÈS – T'viendras sûrement pas m'dire à moé, baquet, qu't'es content-content de c'que t'as ?

ROMÉO – C't'affaire que chus content-content ! Weyons don' ! Pour quéssé faire que ch'rais pas content-content ?

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE, MONTRÉAL
2016.04.26 AU 06.08
887

CRÉATION DE
PRODUCTION
SYNOPSIS

ROBERT LEPAGE
EX MACHINA
S'EFFORÇANT DE MÉMORISER LE POÈME
SPEAK WHITE DE MICHÈLE LALONDE,
ROBERT LEPAGE SE REMÉMORE SON PÈRE
ET UNE ENFANCE PONCTUÉE D'ÉVÈNEMENTS
MARQUANTS DE L'HISTOIRE DU QUÉBEC.

© Jean-François Gratton – shoot studio



Le texte intégral de la pièce 887,
incluant le poème *Speak White* de Michèle Lalonde
a paru aux éditions L'instant même / Ex Machina.

Le titre de l'autofiction, 887, rappelle le numéro du « bloc-appartements » de l'avenue Murray, dans le quartier Montcalm de la ville de Québec, où l'artiste a vécu avec sa famille de 1960 à 1970, et où sa relation au père, vétéran et chauffeur de taxi bilingue, a fécondé cette œuvre scénique protéiforme, à la fois intimiste et socio-politique.

LORRAINE PINTAL, LA DIRECTRICE ARTISTIQUE DU TNM, A ANIMÉ DES ENTRETIENS AVEC L'AUTEUR, AUXQUELS ÉTAIT CONVIE LE PUBLIC. TROIS MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE Y ÉTAIENT...

« Pour Lepage, l'histoire, la petite et la grande, est le premier devoir de mémoire. Au-delà des explications sur son récent spectacle qui passe habilement du particulier à l'universel, il souligne le message d'artistes authentiques tels Michel Garneau, Michel Tremblay, Martin Matte, lesquels, chacun à leur façon, nous montrent bien qui nous sommes. Robert Lepage confirme par ailleurs – s'il en était encore besoin – la merveilleuse multidisciplinarité d'un théâtre pouvant recevoir toutes sortes d'expressions artistiques : poésie, tragédie, éloquence, histoire, musique, danse, peinture et autres arts plastiques et numériques. Il postule, en conclusion, que la fonction première du théâtre est pédagogique, car il préside à l'éducation des peuples. »

HÉLÈNE PERRAS

« Robert Lepage a expliqué que, dès ses débuts, il a exploré avec ses complices de création la méthode « Repères » qui utilise des ressources sensibles et non pas des concepts intellectuels pour créer des spectacles. Par exemple, la guerre est une idée trop abstraite pour inventer une histoire alors qu'une paire de bottes de soldat est plus concrète, plus inspirante. En fait, Lepage se définit comme un « raconteur d'histoires » qui joue avec la notion d'espace-temps tel un *deus ex machina*, la locution latine qui a donné son nom à sa compagnie de production et qui signifie « dieu sorti de la machine ».

Ses mises en scène à l'opéra lui ont fait prendre conscience à quel point le temps peut être élastique sur scène – très long ou très court – et ses films ont influencé ses scénographies théâtrales qui, comme par magie, transportent le spectateur d'un lieu à un autre.

Reconnu dans le monde entier, Lepage ne cherche pas à être international « en disant des généralités en anglais », mais plutôt à être universel en parlant du local, de l'intime. Comme il le dit : « Si je parle de ma famille, je risque de rejoindre et de toucher beaucoup de gens car on a tous une famille, qu'on soit au Japon, en Europe ou ici. » »

DANIÈLE PANNETON

« En reconnaissant que 887 est une autofiction, Robert Lepage précise que ce genre littéraire, qui mélange « le vrai et le pas vrai », permet de créer des œuvres libératrices. Il renchérit en citant Picasso : « L'art est un mensonge qui dit la vérité. »

Au chapitre de ses influences, il place en première ligne le cinéma et les formes d'expressions dramaturgiques et esthétiques expérimentées au Japon. En phase avec son époque, il ajoute s'intéresser « à la culture narrative du public » et, pour ne pas être « en retard », il s'emploie à « aller à la vitesse des jeunes ».

Il développe un autre sujet qui invite à la réflexion : « la détente qui vient avec l'âge », et fait qu'on a « moins peur de se casser la gueule », qu'on « risque moins en se racontant avec humilité », d'autant plus si cette détente est associée à une « notoriété internationale » et à « une autonomie financière qui permet de faire des choix artistiques ». »

DANIELLE SHELTON

PLUSIEURS MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE ONT VU LA PIÈCE 887 DE ROBERT LEPAGE ET EX MACHINA.

VOICI TROIS EXTRAITS DE LEURS COMMENTAIRES.

« J'ai vu, écouté, compris, j'ai été émue, j'ai ri, je suis satisfaite de ce 887 de Robert Lepage qui multiplie les détails scéniques pour jouer avec un discours passant du très familier au familier, du choisi à l'alexandrin, de la poésie française à la poésie anglaise, chaque soliloque se faisant différent, éclairant, envoûtant. La pièce annonce, voire célèbre, un goût du contraste, une recherche du mouvement et de la fantaisie s'opposant au caractère plus statique et à la rigueur de l'art classique. Ce théâtre actuel, qui a quitté les conventions du passé, nous arrive comme une renaissance. Aurait-il retrouvé les attributs du baroque ? »

HÉLÈNE PERRAS

« Dans la pièce 887, la mémoire de Robert Lepage s'interconnecte avec la mienne et va jusqu'à aider à la reconstruire en me propulsant en 1970, au cœur des événements d'octobre. Je travaille alors à l'Université de Montréal où est affiché dans un couloir le poème de Michèle Lalonde, *Speak White*. Lorsqu'à la fin de sa performance, Lepage le déclame solennellement, je retrouve toute la charge émotive et esthétique dont ce texte m'avait nourrie à l'époque. Il y a aussi le 887 avenue Murray à Québec, qui me propulse au 8074 rue Henri-Julien à Montréal, où j'ai grandi. Apparaît alors ma propre galerie de personnages, où la figure de mon père, col blanc le jour, gardien de sécurité le soir, rejoint dans son rôle de pourvoyeur celle du père de Lepage, chauffeur de taxi. Avec cette pièce, le génie créateur de Robert Lepage pénètre profondément la mémoire visuelle, auditive et émotionnelle des spectateurs. L'impression de bonheur et de connectivité qu'elle m'a fait ressentir ne s'estompe pas. »

LISE CHEVRIER

« La bibliothèque du décor de 887 s'ouvre astucieusement sur une maison de poupée qui prend vie par le jeu des manipulations de Lepage réorganisant l'occupation des chambres du logement familial afin de caser la grand-mère. J'y vois une métaphore de la problématique de la bibliothèque (et de la vie) : trouver une place logique à un nouveau livre (objet ou personne) quand tous les rayons (espace-temps) sont déjà remplis, cela peut entraîner un charivari. Ainsi, lorsque Robert Lepage se demande où classer le poème de Michèle Lalonde dans sa bibliothèque personnelle, il conçoit que son ordonnancement thématique lui fait rapprocher *Speak White* de *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières, mais que d'autres associations sont possibles. Ce n'est pas aussi simple, dit-il, que le système alphabétique des bibliothèques publiques. Pas simple non plus pour moi qui veux tout classer par projet d'écriture ou d'édition. On dit que la bibliothèque d'une personne est aussi révélatrice que le contenu de son réfrigérateur (la mienne, en tout cas, l'est !). La bibliothèque de 887 a pris encore plus de sens après avoir vu (et revu et recommandé d'aller voir ça, à la BANQ) *La bibliothèque, la nuit* de Lepage et Ex Machina. Cette visite virtuelle 360° de dix bibliothèques réelles, mythiques ou imaginaires est inspirée de l'essai éponyme d'Alberto Manguel, que je dois absolument lire et partager dans un prochain numéro. »

DANIELLE SHELTON

NUIT DE LA POÉSIE, 27 MARS 1970, LE GESÙ, MONTRÉAL.
MICHÈLE LALONDE LIT SON POÈME ENGAGÉ *SPEAK WHITE*.
L'ONF FILME CET ÉVÈNEMENT CULTUREL PHARE, ARCHIVÉ SUR INTERNET.
UNE MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE Y ÉTAIT. ELLE SE SOUVIENT...

« 1970. Je vis à Trois-Rivières, ma ville natale. Avec un groupe d'amis, je me rends à Montréal, pour vivre « La nuit de la poésie » au théâtre du Gesù.

Je me souviens de la scène où défilent, dans un chaos à la fois organisé et spontané, des poètes pour la plupart barbus et chevelus, des poétesses en robes longues et sandales; une scène où déboulent des mots colorés, généreux, souvent remplis de ferveur nationaliste. Je me souviens du public enthousiaste dont l'écoute, enfumée ici et là de marijuana, est ponctuée de silences émus, de rires, de salves d'applaudissements et aussi de *hou!* désapprouvateurs; une salle agitée et fatiguée par moments, c'est long toute une nuit...

Je me souviens de Claude Gauvreau, taureau moustachu et bourru, remplissant l'espace de son langage « exploréen » envers et contre tous, de Gilbert Langevin, raffiné et ténébreux, de Pauline Julien, passionnée et incandescente, de Gaston Miron, un peu gauche dans sa veste Mao, déployant sa parole engagée et amoureuse... et de tant d'autres que je découvrais, émerveillée.

Et surtout, surtout, je me souviens de Michèle Lalonde et de son *Speak White*. Blonde, la voix un peu fragile, elle s'élançait. Toute la salle reçoit son long poème comme un coup de poing en plein cœur, une bombe politique pour l'esprit, un frisson violent pour le corps. Quel souffle, quelle audace, quel immense talent! Et cette force dénonciatrice, cette beauté de la langue venait d'une femme! Il n'y aurait eu qu'elle, cette nuit-là, cela m'aurait suffi.

J'ai 19 ans. Je suis déjà artiste et féministe, et sur cette voie, Michèle Lalonde me précède, lumineuse et vraie. »

DANIÈLE PANNETON

« Elle reste gravée dans les mémoires, la fameuse Nuit de la poésie 1970, qui a vu défiler au micro jusqu'à 5 heures du mat', dans un théâtre Gesù débordant jusque sur la rue de Bleury, les Gaston Miron, Pierre Morency, Raoul Duguay, Paul Chamberland, Denis Vanier, Georges Dor, Claude Gauvreau, Pauline Julien et consorts. Suivant la Révolution tranquille, le Québec se cherchait une identité, avait besoin de se dire, de s'entendre autrement. [...] Quarante ans plus tard, la Maison de la poésie organise, en 2010, une nouvelle Nuit de la poésie. Exercice de commémoration, esquisse à main levée des contours de la poésie actuelle, la motivation, comme le spectacle qui en naît, est tout autre. [...] »

CATHERINE LALONDE
Le Devoir, 2012.09.22